

« Copies conformes »

Yvon Dubeau

Numéro 55, juin 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26991ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dubeau, Y. (1990). Compte rendu de [« Copies conformes »]. *Jeu*, (55), 160–163.

«copies conformes»

Texte de David Hare; traduction : Maryse Pelletier. Mise en scène: Gilbert Lepage; décors : Michel Crête; costumes : Mérédith Caron; éclairages : Lysanne Desmarais; musique : Christian Thomas. Avec Marie Michaud, Isabelle Miquelon, Claude Laroche, Christiane Pasquier, Denis Bernard et Esther Lewis. Production du Théâtre Populaire du Québec, présentée à la Maison de la Culture Frontenac du 7 au 17 mars 1990.

d'une actualité déconcertante

À une époque où, au Canada comme dans l'ensemble des pays dits développés, les idéaux progressistes et collectifs des années 1960 et 1970 cèdent le pas à la quête individuelle de la réussite, de la richesse et du bonheur, le T.P.Q. nous présentait en mars une pièce du dramaturge anglais David Hare intitulée *Copies conformes*, dans une traduction de Maryse Pelletier, comme dernier spectacle de sa saison 1989-1990. Ce choix ne pouvait être plus opportun.

L'action se passe de nos jours dans l'Angleterre hyper-conservatrice de Margaret Thatcher, dont elle constitue une condamnation incendiaire et sans appel. Robert, le père de Marion (Isabelle Miquelon) et d'Isabelle (Marie Michaud), vient de mourir, et la famille se réunit dans sa maison de campagne pour les funérailles. Cette mort bouleversera de fond en comble la vie d'Isabelle, fondatrice et administratrice d'une petite entreprise de graphisme où elle travaille avec Irwin (Denis Bernard), son amoureux, et Gordon, le troisième associé.

Dans le premier acte, l'action se déroule tantôt dans la maison de campagne de Robert, tantôt dans le modeste studio d'Isabelle. Encore sous le choc de la mort de son père, celle-ci est poussée par sa sœur Marion, ministre junior de l'Environnement dans le gouvernement conservateur, à prendre des décisions rapides. Elle se plaindra d'ailleurs qu'aujourd'hui on ne puisse plus vivre son deuil. Hésitante, mais généreuse et sensible comme l'était son père, elle accueille d'abord dans son entreprise Catherine (Christiane Pasquier), la veuve de son père, croyant ainsi la sauver en l'aidant à donner un sens à sa vie. Mais

Catherine est une femme désespérée, une alcoolique invétérée qui se fuit elle-même et détruit tout ce qu'elle approche.

L'arrivée de Catherine dans l'entreprise aura des répercussions désastreuses pour Isabelle tant sur le plan professionnel que sur le plan amoureux. D'abord Gordon quitte l'entreprise. Ensuite Catherine s'en prend à Robert à qui elle reproche son manque d'imagination dans sa façon de dessiner. Sans compter qu'elle joue autant du genou que des coudes pour obtenir des contrats. Mais surtout elle sera une ardente partisane de l'expansion de l'entreprise pour en faire une boîte jeune, dynamique, moderne où l'argent coule à flots, où on en profite comme tout le monde pendant que la manne passe. Thomas (Claude Laroche), le mari de Marion, est président des «Chrétiens en affaires» et il mène ses entreprises «comme Jésus lui-même l'aurait fait». C'est lui qui propose «généreusement» de financer cette expansion moyennant un transfert partiel de propriété en sa faveur. Isabelle résiste mais, abandonnée de tous, y compris d'Irwin à qui on a offert de doubler son salaire dans la nouvelle société, elle cède. Le piège se referme sur elle. À la fin du premier acte, Isabelle fait remarquer que les coups de feu que l'on entend au dehors dans la campagne se rapprochent.

Au deuxième acte, on se trouve tour à tour dans le nouveau bureau d'affaires d'Isabelle et dans la maison de Robert. On retrouve les associés installés dans un cadre plus moderne qui offre bien l'image extérieure du dynamisme et de la prospérité, mais rien ne va plus. D'abord, Catherine se révèle incapable de supporter le stress et la compétition inhérents à son travail et considère les clients éventuels comme de gros porcs qui doivent tomber dans le piège. Impulsive devant les revers du métier, après avoir bu de la vodka lors d'un dîner d'affaires, elle attaque à coups de couteau un client qui avait décidé de ne pas lui accorder un contrat dont la nouvelle société avait absolument besoin. Irwin, quant à lui, est aguiché par Rhonda (Esther Lewis), l'attachée politique de Marion, une femme qui sème le chaos autour d'elle. Un soir qu'il croyait Isabelle en voyage d'affaires, il fera un faux pas qu'il cherchera ensuite à se faire pardonner sans

succès.

Isobelle rompt avec Irwin, rachète la maison de campagne de Robert et s'y enferme avec Catherine qu'elle prend sous son aile. À partir de ce moment, tout est consommé. L'expansion de la compagnie n'a pas fonctionné; Thomas et Marion, intéressés à l'argent plus qu'à l'entreprise et à ses employés, décident d'accepter une offre d'achat qu'ils ont reçue et de vendre, doublant ainsi le capital initial qu'ils avaient investi. Sachant qu'elle ne peut faire obstacle au projet de vente, Isobelle demande des éclaircissements. On apprend que le financement de l'expansion de l'entreprise n'avait rien coûté à Thomas puisqu'il avait obtenu des dégrèvements fiscaux grâce à cette transaction.

Le bureau vendu, Isobelle s'enfonce dans le noir. Un soir, complètement désespéré d'avoir été congédié par Isobelle, Irwin arrive chez elle revolver à la main pour la forcer à reprendre sa relation avec lui. Celle-ci refuse de devenir sa béquille et maintient sa décision de s'occuper plutôt de Catherine. Elle suggère à Irwin de partir. Devant son refus, elle demande à Catherine

d'appeler la police, mais Catherine ne bouge pas. Elle décide alors d'aller elle-même chercher du secours. Perdu dans sa détresse, Irwin tire cinq coups de feu dans la porte qu'Isobelle vient de refermer derrière elle.

La dernière scène a lieu dans la maison de Robert le jour des funérailles d'Isobelle. Les certitudes de Thomas concernant sa relation avec Jésus et sa vie avec Marion semblent avoir été ébranlées. Marion restée seule à la fin, parle à Isobelle et lui demande de revenir sur un ton qui en dit long sur son déséquilibre émotif.

Copies conformes a été créée au National Theatre de Londres en octobre 1988 et a mérité le prix de la meilleure pièce de l'année au London Critics Awards. Ce drame familial et bourgeois qui répond davantage aux normes du théâtre traditionnel qu'aux éclatements auxquels nous a habitués le nouveau théâtre ne manque pas d'intérêt. À la lecture, on découvre que le texte de David Hare est construit comme une mécanique implacable qui ne laisse pas de repos, une défonce graduelle à laquelle les personnages ne peuvent échapper. «La baraque s'en va chez le

«L'action se passe de nos jours dans l'Angleterre hyper-conservatrice de Margaret Thatcher, dont elle constitue une condamnation incendiaire et sans appel.» Au premier plan : Claude Laroche, Christiane Pasquier et Denis Bernard. À l'arrière : Marie Michaud et Isabelle Miquelon. Photo : Robert Laliberté.



diabole» à toute vitesse, et personne n'y échappe, pas même ceux qui semblaient contrôler la situation. On y découvre une tragédie dans laquelle sont transposées l'atmosphère et la crise des valeurs de notre époque.

La mort du père est la mort d'un certain humanisme. Si Isabelle incarne une forme de fidélité à cet ordre de valeurs, c'est le thatcherisme que David Hare met en scène dans le couple Marion-Thomas, une machine totalitaire qui liquide le passé (Marion consent à la vente de la maison de son père, car elle n'a aucune valeur pour elle), qui saccage le présent (il faut gagner coûte que coûte sur les plans familial, économique et politique) et qui hypothèque dangereusement l'avenir (Marion méprise et bâillonne les Verts qui s'opposent à l'énergie nucléaire).

À travers cette tragédie d'une famille de *l'upper middle-class* britannique, Hare entreprend une critique acerbe, violente et sans compromis d'un amoralisme et d'un matérialisme qui détruit jusqu'aux moindres émotions, y compris l'amour, et dénonce l'immense facilité avec laquelle on bazarde aujourd'hui tout ce qui faisait il n'y a pas

si longtemps le sens et la dignité d'une vie. Les uns sont devenus de féroces bien-pensants exaltés par l'appât du gain facile et soucieux de participer à la curée pendant qu'il en est temps. Au-delà des intentions nobles qui leur servent de masque, leurs ambitions se manifestent. Quant aux autres, peu nombreux, ceux qui résistent, c'est le cas d'Isabelle ici, Hare nous montre avec quelle froideur de telles personnes sont aujourd'hui broyées sans merci par le rouleau compresseur de l'argent, du pouvoir, du mensonge et de la réussite. Cernées par l'amoralisme de notre époque, combien de temps les âmes saines et éprises d'authenticité peuvent-elles tenir le coup? Si l'on en croit David Hare, isolées, méprisées, elles sont non seulement abandonnées à elles-mêmes mais exposées à la violence de leur époque. La régression et la mort violente d'Isabelle en témoignent.

Le conflit est inscrit jusque dans les décors à la fois sobres, réalistes et fonctionnels de Michel Crête. Il y a surtout, dans le premier acte, ce modeste studio d'Isabelle, intime et chaleureux, qui dégage une certaine harmonie du cœur et de l'esprit. Dans le second acte, il sera remplacé par



«Hésitante, mais généreuse et sensible comme l'était son père, [Isabelle (Marie Michaud)] accueille d'abord dans son entreprise Catherine (Christiane Pasquier), la veuve de son père, croyant ainsi la sauver en l'aidant à donner un sens à sa vie.»
Photo : Robert Laliberté.

le nouveau bureau d'Isobelle, plus vaste, dont la décoration moderne et luxueuse baigne dans un éclairage froid. C'est un univers placé sous le signe de la logique et de la raison, où le cœur n'a plus sa place; désormais l'ordinateur trône comme indice d'efficacité, de rendement et de profit. Les costumes, le tailleur gris de Marion et l'habit gris de Thomas, traduisent autant le conformisme moral que la rigidité et l'affairisme de l'époque.

La partie d'échecs se termine par la victoire de Marion, la «dame de fer», mais quand son regard se fige à la fin sur le vide, au moment où elle s'adresse à Isobelle, on ne peut que penser à ces animaux malades qui ne mouraient pas tous mais qui étaient pourtant tous atteints. L'actualité ne nous a-t-elle pas montré récemment combien la cupidité, la folie de la concentration et de la croissance contre tout bon sens conduisent aux «actions de pacotille» et détruisent ceux-là mêmes qui en sont à l'origine? La folie naissante de Marion à la fin préfigure peut-être l'aboutissement du processus de dégradation dans lequel s'est engagée notre époque.

L'axe principal de cette pièce est celui d'un effondrement. Hare jette un regard froid et cynique sur son époque. On trouve chez lui les ingrédients qui font une œuvre de dénonciation de première force. Pourtant, on ne perçoit pas toute cette force et cette efficacité du propos dans la production du T.P.Q. Malgré l'ampleur des décors, les nombreux changements de lieux se font en souplesse. On s'attendrait alors que la tension dramatique s'accroisse sans hiatus du début à la fin, d'autant plus que la trame musicale établit efficacement le lien entre les scènes et souligne, surtout vers la fin, le caractère tragique de l'action, tandis que les éclairages créent un effet de plongée graduelle dans la nuit.

Le tout sombre pourtant dans la tragi-comédie et manque de tonus. Dès le départ, la scène de la confrontation entre Marion et Isobelle devant la dépouille de leur père n'est pas crédible. Le ton est faux, sans émotion. Le reste est du même pichet. Un vin trop jeune : la satire ne porte pas, l'humour rate ses cibles, et les rires épars entendus dans la salle le soir où j'ai assisté à la représen-

tation sont révélateurs à cet égard de l'inefficacité de l'ensemble. Le jeu ne souligne pas avec assez de force et de clarté les cibles de l'auteur, ce qui oblige le spectateur à consulter le programme pour comprendre pourquoi cette pièce a fait un malheur en Angleterre. Seule Christiane Pasquier parvient à nous communiquer la dimension tragique de son personnage. Ce fut néanmoins l'occasion, et ces occasions ne sont pas si nombreuses, de découvrir un auteur anglais parmi les plus représentatifs de sa génération. Le propos de Hare reste d'une actualité déconcertante. Mais devant ce résultat, il est permis de se demander s'il n'eût pas mieux valu tenter une adaptation plutôt qu'une traduction de cette pièce. Après tout, l'humour britannique recèle peut-être de ces finesses qui peuvent faire obstacle, et la voix lénifiante du conservatisme canadien pourrait tout aussi bien se prêter à ce type de théâtre engagé. Quoiqu'il en soit, la production du T.P.Q. n'était pas convaincante, et ce texte reste à découvrir.

yvon dubeau